CARNET MONDAIN.

6 Janvier—Bal des Chevaliers de la XIIe Nuit.
10 Janvier—Bal de Nérée.
12 Janvier—Bal des Mittens.
17 Janvier—Bal des Olympiens.
21 Janvier—Bal des Falstaffians.
24 Janvier—Bal des Mithras.
26 Janvier—Bal des Mystic Maids.
27 Janvier—Bal d'Obéron.
28 Janvier—Bal des Prométhées.
1 Février—Bal des Atlanteens.
3 Février—Bal de Momus.
4 Février—The Carnival German.
7 Février—Arrivée de Rex.
7 Février—Procession et Bal de Prothée.
8 Février—Procession de Rex et Bal le Soir.
8 Février—Procession et Bal de Comus.

TEMPERATUBE.

Du 27 décembre 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	42	6
Midi.....	56	13
3 P. M.....	58	14
6 P. M.....	58	14

A L'ETRANGER.

Les petits Etats de l'Europe occidentale vont essayer de former entre eux un cartel économique dans le but de se protéger contre l'invasion industrielle et financière des grandes puissances, et se garantir quand celles-ci ferment leurs frontières.

La question est à l'étude, au sein d'un groupe de parlementaires et de publicistes belges. Les trois pays scandinaves, les Pays-Bas, la Suisse et la Belgique, devraient, dit-on, participer à ce mouvement qui rencontrerait, semble-t-on, croire une sympathie agissante dans ces divers Etats.

Des personnalités appartenant aux pays intéressés vont organiser des échanges de vues entre elles; il sagit de la fondation d'un Conseil interparlementaire dont le bureau se réunira à Bruxelles le mois prochain.

Des invitations vont être incessamment lancées; et tout fait supposer que l'effort sera couronné de succès.

—

S'il faut en croire les derniers avis reçus de Chine, une rébellion se poursuit dans ce pays. Ste-Tchangmine-Ki, gouverneur du Koang-Si, vient de communiquer au trône un rapport-télégraphique disant que de nombreux rebelles se soulèvent de nouveau à la frontière du Koang. D'un autre côté, ce journal annonce que les brigands de Cuc-Taien-Fou se soulèvent et se livrent au pillage. Les soldats réguliers ayant été expédiés ont été vaincus par eux. Un officier du nom de Pang-Teng-Yi et deux soldats ont été tués dans un engagement.

Un indigène païen, écrit un correspondant, a récemment fait brûler à Vei-Ning-Hin plus de 130 maisons appartenant à un protestant chinois. Le consul d'Angleterre en a aussitôt informé le toatai d'Anroi.

—

Le bruit qui a couru à Madrid que des ordres ont été transmis pour le renvoi de tous les réservistes dont le nombre atteint 13,000 et dont 4,000 sont au Maroc, ce bruit, disons-nous, se confirme.

La Compagnie Espagnoles des Mines du Riff, prétend une feuille madrilène, aurait demandé à recommencer immédiatement le travail dans les mines.

Le géral Moreno a transmis cette demande au gouvernement, qui a décidé de n'y pas faire droit, pour le moment du moins. Le gouvernement a autorisé seulement la continuation des travaux de construction du chemin de fer minier vers Beni-Buifrur.

Les noms de nos ancêtres.

Chronique parisienne :

Il y a des gens pour qui le bonheur consisterait simplement à changer de nom; et ce n'est pas aussi facile qu'on le croit! Jamais, paraît-il, on n'a vu tant d'infortunés vouloir supprimer leurs noms pour en prendre d'autres; on me cite parmi ces solliteurs un brave homme qui porte un nom se rapprochant beacoup de celui de ce témoin qui, dans l'affaire Steinheil s'appelait Rémy O...., mais la désinence n'est pas la même.

Je parlais dans ma dernière chronique des prénoms lourds à porter et dont certains parents à l'imagination extravagante aiment à nous affubler; nous savons là à qui nous devons nous en prendre; mais, quand il s'agit du nom de famille, il est bien difficile de trouver un auteur responsable.

Il faudrait remonter souvent jusqu'à nos ancêtres les Gaulois, qui n'ont pas laissé une réputation de gaillardise imméritée.

Ils se plaisaient à donner aux nouveaux venus dans leurs cités, aux étrangers, aux enfants trouvés, de croustillants sobriquets qui finissaient à la longue par devenir des noms.....propres, si nous osons nous exprimer ainsi!

S'appeler Leroux, Leblanc, Levert, passe encore!....Mais porter comme un stigmate ridicule le nom de Nigaud, d'Andouille ou de Leporc, pouvait paraître à bon droit une lourde charge et une pénible obligation.

On ne doit donc pas s'étonner que les personnes affublées de ces dénominations étranges ou malsonnantes songent à leur en substituer de plus convenables.

—

La première modification de nom eut lieu en France sous Louis XI qui, par une charte royale datée de 1474 transforma le nom de son notaire, Jehan Decaumont, en celui "de Chaumont" afin de l'anoblir et d'en adoucir la prononciation.

Il changea aussi le nom de son valet de chambre, Olivier-le-Mauvais en celui de Olivier-le-Daim.

Par exemple, je ne vois pas bien ce que le bon Olivier avait pu gagner au change!

En revanche, nous comprenons très bien, comme je le disais plus haut, les demandes ayant pour objet l'extirpation d'un de ces noms qu'on ne peut prononcer sans que le rire vous vienne aux lèvres.

C'est ainsi qu'on n'a pas idée du nombre de gens qui, ayant porté le nom du compagnon de Saint Antoine, s'appellent aujourd'hui Durand, Dupont, ou mâme Vauclair et.... Chouco, sans compter l'éminent savant, mort il y a peu de temps qui répondait au nom de Lapparent.

On compte également, sinon par centaines, du moins par dizaines, les Pataud, les Coquin, les Saucisse, les Goret (ce dernier nom était celui de deux sœurs, anciennes actrices, qui l'avaient échangé contre ceux de Silly et de Delval); les Filou, les Judas, les Crotte et, ma foi, beaucoup d'autres qui, vous vous en rendez bien compte, sont encore moins agréables!

Schiller et la Révolution

Nous avons tout appris que Schiller avait reçu de la Convention le titre de citoyen français et qu'en lui décernant cet honneur les députés français avaient estropié son nom. M. Ch. Shmidt, des Archives nationales, raconte dans la "Revue Britannique" comment les choses se sont passées. Le 24 août 1792, trois semaines avant l'abolition de la royauté, Joseph Chenier montait à la tribune et, par un discours enflammé, invitait ses collègues à rendre un solennel hommage aux hommes qui, dans tous les pays du monde, avaient préparé l'émancipation de la pensée humaine et l'avènement de la liberté; "Ces hommes, disait-il, méritent d'être incorporés à la nation française qu'ils honoreront par leurs talents et leurs vertus. Proclamons citoyens français ces bienfaiteurs de l'humanité!" Et il cita plusieurs noms. A la reprise de la séance, le girondin Guadet, s'inspirant du vœu de Chénier, présenta une liste où figuraient Priestley, Thomas Payne, Bentham, Wilberforce, Clarkson, Machintosh, David Williams, Gorani, Campe, Anarcharsis Clotz, Corneille Pauw, Pestalozzi, Washington, Madison, Klopstock, et Kosciusko. Ce fut Philippe Rühl, député du Bas-Rhin, qui, par un amendement, proposa d'ajouter à la liste le nom de Schiller. Comme il le prononçait à l'alsacienne et que l'auteur des "Brigands" n'était pas encore bien connu en France, presque tous les scribes entendirent mal le nom. Le "Journal des Débats et Décrets" l'orthographia "Giller;" le "Moniteur, Gitlers; l'Auditeur, Gisler;" le "Thermomètre du jour, Gillers;" il n'y eut que le "Patriote français qui l'imprima correctement. Il se passa un peu de temps avant que le décret ne fût expédié et le ministre Roland, adoptant encore une orthographe nouvelle, l'adressa "A Monsieur Gille, écrivain allemand." Le pli resta six années en détresse à la poste de Strasbourg. Schiller n'apprit que le 1er mars 1798, et par une voie non officielle, l'honneur qui lui avait été rendu. Lorsqu'il reçut la lettre, il dut comme tous ceux qui la lurent, éprouver une émotion singulière; presque tous les signataires dont le nom figurait au bas de cette pièce avaient été guillotinés.

Le carnet du caporal Becque.

Le carnet du caporal Becque n'est point un chant de "l'Iliade;" c'est le récit modeste d'un blessé qui a vu plus d'ambulances que de combats; mais il fait également honneur à l'endurance française et à la cordialité italienne. Becque, caporal aux grenadiers, a le bras cassé par un coup de feu, le 24 juin 1859, à Solférino. Il fait demi-tour, tenant son bras droit dans sa main gauche; on le charge sur un cacolet avec un camarade pour lui faire contrepoids et on l'emmène à l'ambulance de Médole, où, le lendemain, le major lui conseille de se laisser amputer. Becque réclame un délai, afin d'être au moins opéré dans un hôpital, car il est trop mal couché. Un char à bœufs le secoue pendant quatre jours sur le pavé des routes et la dépose à Sorésina. On aurait dit que son bras était "soudé"; néanmoins, on ne le lui coupe pas; on met Becque dans la glace, on le saigne sept fois, on lui pose 125 sangsues; il reste couché trois mois, dévoré de fièvre, croyant que jamais il ne reverra la France; sa seule consolation lui vient de la bonté de la Sœur Angéline et des dames de la ville qui ne quittent point son chevet. Le 10 septembre, on le lève, mais il est encore si faible qu'il tombe pendant qu'on l'habille et il tombe..... sur son bras. Sur quoi, le docteur prie d'une sainte colère, vilipende l'infirmier: "Vous ne ferez jamais, vous autres, ce qu'il a fait pour nous: il a risqué sa vie et il a souffert comme un martyr pour notre cause!" Après quinze jours, le mal est réparé; pour fêter sa première sortie, les dames de Sorésina offrent à Becque un déjeuner qui dure quatre heures; elles lui font dire qu'il aime l'Italie et, le soir, elles le soutiennent sur le chemin de l'hôpital parce qu'il est encore faible et aussi parce qu'ayant goûté plusieurs sortes de vins, "ça l'avait travaillé". Quand il partit le 3 octobre, tout Sorésino criait: "Vive l'empereur! et vivent les Français!" A Plaisance, il retrouva son bataillon qui le croyait mort; le lendemain, à Gênes, des messieurs et des dames très riches lui offrirent à la gare du bouillon, du pain rôti, du vin et des cigares. Le "Météore" l'emmena à Toulon. Becque fut acheminé de là sur son dépôt qui était près de Gap; après six mois de visites et de contre-visites, il fut reconnu blessé militaire et, le 13 juin 1860 (presque l'anniversaire de la bataille), il était renvoyé dans son pays d'Artois.

Avis aux cochers.

Une récompense de 125 fr. sera donnée à quiconque permettra de retrouver une famille composée d'une dame de quarante-deux ans, d'un grand jeune homme maigre, mesurant 2m05, de deux jeunes filles de douze et neuf ans, la première blonde, la seconde brune, et d'une bonne." Cet avis, apposé depuis la semaine dernière sur la façade de la gare Saint-Pancrace, attirait l'autre jour l'attention d'un journaliste de Londres qui, flairant un mystère, résolut de savoir de quoi il s'agissait. Sa curiosité devint encore plus vive quand il sut que la fugitive appartenait à la plus haute aristocratie et qu'elle n'était rien de moins que la vicomtesse Churchill, femme du vicomte Churchill, ancien lord-chambellan, gentilhomme de la chambre d'Edouard VII et l'un des chefs du parti conservateur. La vicomtesse avait disparu le 28 novembre, emmenant avec elle ses trois enfants et, depuis cette époque, elle n'avait pas donné signe de vie. Le fait était certain; mais quelle était la cause? Scandale mondain, drame d'amour, querelle de ménage? là-dessus, le journaliste ne put rien apprendre. La solicitor du vicomte Churchill, qui avait fait apposer l'affiche, se refusait à donner le moindre renseignement. On assure aujourd'hui que les motifs de cette fuite sont encore plus piquants qu'on ne pouvait le supposer. C'est sur l'ordre formel de l'au-delà, sur l'injonction impérative des esprits que la vicomtesse se serait décidée à partir. Elle était allée vers la fin de novembre, consulter un medium qui, ignorant à qui il avait affaire et procédant au petit bonheur, lui avait fait dire par les esprits, qu'elle eût à quitter au plus tôt son mari et sa maison, et qu'il était de son devoir d'emmener avec elle ses enfants. Lady Churchill se sentit si impressionnée par ces voix d'outre-tombe, qu'elle rentra chez elle juste le temps de prendre son fils, ses deux filles, sa bonne, et disparut. On croit qu'elle s'embarqua à destination du Continent; on suppose qu'elle est à Paris, mais peut être se cache-t-elle à Londres. C'est pour éclairer ce mystère que le solicitor la demande par affiches, moyennant récompense, comme on réclame un fox terrier. Si ce moyen ne réussit pas, il restera au solicitor la ressource d'interroger les esprits eux-mêmes; auteurs du mal, ils tiendront sans doute à le réparer. C'est le cas ou jamais de vérifier ce qu'on peut attendre de M. Stead et du bureau de Julia.

THEATRES.

ORPHEUM.

Le nouveau programme de l'Orpheum, inauguré hier après midi, sans éclipser ceux qui ont été exécutés depuis le commencement de la saison, ne lui est nullement inférieur et il maintiendra certainement la vogue du joli théâtre de la rue St. Charles.

Le numéro principal est celui présenté par l'excellent acteur Maurice Freeman, bien connu de notre public, lequel secondé par une très bonne troupe, interprète une jolie comédie intitulée "Tony and the Stork".

John Hyams et Leila McIntyre, comédiens-musiciens, sont irrésistibles dans leur interprétation de "The Quakeress" une petite saynète due à la plume de M. Herbert Hall Winslow.

Les trois sœurs Klos, athlètes européennes exécutent des exercices gracieux et intéressants.

Une autre comédie intitulée "The Fakir and the Prima Donna" a été très bien jouée par Roy Barnes et Bessie Crawford.

Les danses excentriques des Picquay et les tours athlétiques de Cunningham et Marion ont aussi été très admirés.

TULANE.

La foule qui remplissait la salle du Tulane hier soir a été pendant toute la représentation de "The Merry Widow" sous le charme de l'adorable musique de Lehar.

Cette opérette qui depuis trois saisons a été applaudie sur toutes les scènes d'Europe et d'Amérique est toujours revue avec plaisir surtout quand elle est jouée par une troupe comme celle que l'impresario Henry W. Savage a réuni cette saison.

Le personnage de Sonia est admirablement rendu par Mlle Frances Cameron, une jeune et gracieuse artiste à laquelle le public n'a pas ménagé ses applaudissements. Les autres rôles sont généralement bien tenus et sous tous les rapports l'interprétation est excellente.

"The Merry Widow" sera jouée toute la semaine, dimanche soir inclusivement.

Matinées mercredi et samedi.

Théâtre de l'Opéra.

Au cours de la huitaine que nous venons de traverser, la salle de l'Opéra a donné aisément place aux foules qui s'y pressaient. Le temps a été détestable, et les fêtes de Noël et du Nouvel An ont tenu et tiendront éloignées du théâtre pendant quelques jours encore peut-être, bien des personnes pour lesquelles le seul de la famille a un irrésistible attrait, bien des personnes qui ont le respect des traditions anciennes et leur trouvent un charme à nul autre pareil.

Nous avons dit le succès qu'a obtenu samedi dernier l'opéra de Humperdinck, *Haensel et Gretel* qui, comme musique ne ressemble à rien de ce que nous avons entendu jusqu'ici, et renferme des beautés de premier ordre.

Dimanche, en matinée, Le *Maître de Chapelle* a été goûté des mélomanes ainsi que *Cavalleria Rusticana;* et dans le ballet de *Faust* Mlle Fabris a été admirée.

Le soir, *Louise* a été donnée pour la quatrième ou cinquième fois et a valu un nouveau plaisir à ceux qui connaissaient l'œuvre.

Ce soir, seconde représentation de *Haensel et Gretel* avec la même distribution de rôles qu'à la première, et le spectacle commencera à huit heures et demie.

Jeudi, *Carmen*. L'opéra de Bizet que notre public aime tant sera chanté par MM. Zocchi, Chadal, Cargue, Delaxe, Geoffray, Coulon et Mmes Sterckmans, Cahuzac, Jenny Allard et Yvonne Vincent. Au second acte, une danse espagnole sera exécutée par Mlle Hansers et le corps de ballet; et au quatrième acte, Mlles Fabris, Hansens, Codolini et toutes les ballerines parisiennes dans un grand "Ballet Divertissement".

CRESCENT.

Le public néo-orléanais a revu avec plaisir les joyeux comédiens Ward et Vokes, qui jouent depuis dimanche soir au Crescent "The Promoters", une comédie musicale d'un comique étourdissant. Les auteurs ont écrit cette œuvre sans prétention, dans le seul but d'amuser le public et ils ont merveilleusement réussi.

Du commencement à la fin la gaieté règne en maîtresse et le plus morose se sent tout regaillardi lorsque le rideau tombe sur la dernière scène.

La pièce est admirablement jouée par Ward et Vokes, qui tiennent les rôles principaux, et par des partenaires pleins de talent, entre autres Lew Kelly, Charles Chapman et Lucy Daly.

Matinée aujourd'hui.

Zelaya débarque au Mexique

Salina Cruz, Mexico, 27 décembre—La canonnière mexicaine "General Guererro" ayant à son bord Jose Santos Zelaya, ex-président du Nicaragua, est arrivée ce matin à Salina Cruz.

Zelaya est immédiatement descendu à terre et, dans la soirée, a pris le train pour Mexico où il compte séjourner quelque temps. Il était accompagné par deux de ses fils et six ex fonctionnaires du Nicaragua.

Washington, D. C. 27 décembre—On ne croit pas dans les cercles officiels que la fuite de Zelaya puisse le mettre à l'abri des poursuites, au cas où le gouvernement des Etats Unis se déciderait à exiger du Nicaragua la punition des individus responsables de la mort de Groce et Cannon. Le cas échéant, l'extradition de l'ex-président serait demandée et pourrait être obtenue, croit-on, sans grandes difficultés.

HAP WARD et HARRY VOKES
Dans "The Promoters" Crescent.

Pour le présent le gouvernement ne prendra aucune mesure et attendra patiemment la fin de la révolution qui portera probablement Estrada à la présidence du Nicaragua.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—
Livraison du 15 décembre 1909.

I—La Barrière, première partie, par M. René Bazin, de l'Académie Française.
II—La Fantaisie Suédoise—Selma Lagerlof, par M. André Bellessort.
III—La Question Albanaise, par M. René Pinon.
IV—George Anderson, dernière partie, par Mrs Humpprey Ward.
V—La Vieille France Monastique, Ses Derniers Jours, Son Etat d'Ame, d'après des Documents Inédits—II Les Religieuses, par M. l'abbé Sicard.
VI—Poésies, par Véga.
VII—Revue Dramatique—Sire, à la Comédie-Française.—Comme les Feuilles, à l'Odéon, par M. René Doumic, de l'Académie Française.
VIII—Revues Etrangères—Un Prince "Philosophe"—Le Dernier Roi de Pologne, par M. T. de Wyzewa.
IX.—Les Livres d'Etrennes, par M. Joseph Bertrand.
X.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.
XI—Bulletin Bibliographique.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche
ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :
..12.Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.90..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
$5.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$1.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 49 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE COMME ELLE EST

XII

LE SERMENT

(*Suite.*)

C'était vrai.

—J'étais seule.... Je ne pouvais pas la quitter.... J'aurais voulu vous envoyer chercher, vous prévenir.... Et puis je croyais toujours vous entendre.

La pauvre vieille acheva :

—Elle vient de passer!....

Valentine se précipita près du lit de sa sœur.

La morte y reposait, chaude encore.

Elle tenait entre ses doigts un papier sur lequel elle avait tracé d'une main défaillante ces quelques mots :

"J'aurais voulu te revoir.... Je vais mourir.... Où es tu?... Ma pauvre Valentine, adieu!"

—Elle a eu sa connaissance jusqu'à la fin, dit mademoiselle Fleuriet. A chaque instant, elle regardait à la porte et murmurait : —La voici.... Pauvre fille, elle vous aimait bien! Et maintenant vous voilà seule! Vous n'avez plus besoin de moi! Vous ne resterez pas dans ce triste quartier. Je me retirerai dans mon pays, à Carlepont. Tout ce que j'ai est à vous, ma chère petite Valentine... Quand vous serez lasse de Paris, vous viendrez me voir!..... Je vous arrangerai une petite chambre!.... Où étiez vous ce soir?

Valentine se tenait près de sa chère morte, les yeux secs.

Elle répondit distinctement :

—Au magasin.... Les affaires reprennent....J'ai eu beau faire .... On n'a pas voulu me laisser aller.... Est-ce que nous sommes libres, nous autres.... Je pensais pourtant bien à Lucienne.... J'avais peur et je ne me trompais pas, mais je me disais : —Ce ne sera pas encore pour aujourd'hui.... Et puis, vous savez, on espère toujours! On croit que ces malheurs-là n'arriveront jamais!

Tout à coup son cœur se fondit.

Un flot de larmes s'échappa de ses yeux.

Elle prit la tête de sa sœur entre ses mains comme si elle eût voulu l'éveiller de son dernier sommeil en murmurant :

—Lucienne!....Ma chérie!... M'entends-tu?.... C'est moi, ta Valentine....

Etcomme la morte ne répondait pas, elle couvrit de baisers ce front qui, déjà, se glaçait et le reposa doucem enteur l'oreiller.

C'était fini.

Elle passa dans sa chambre et ramassa précieusement les derniers mots de cette pauvre fille, de cette martyre du travail, la suprême pensée de cette vie si pure et si laborieuse qui n'avait connu que deux affections celles de sa mère et de sa sœur.

Là, elle se regarda avec dégoût comme si elle eût été souillée par une flétrissure ineffaçable, la première qu'elle eût subie dans la bataille de cette ville immense où tant de fois elle avait dû veiller à sa sûreté et se défendre.

Enfin, elle avait succombé!

Et comment!

Après s'être baignée dans l'eau froide et avoir essayé d'en effacer les traces, elle revint s'asseoir près du lit de cette sœur qu'elle n'avait pu revoir et là, sans pouvoir trouver une minute d'assoupissement, la tête pleine d'une idée fixe, le front appuyé dans sa main droite, les dents serrées, le regard tourné vers un point invisible, elle se répétait avec une joie rageuse :

—Comme je me vengerai!

XIII

MAISON DE SAGE

Le lendemain, vers onze heures, une petite charrette anglaise, celle-là même qui avait amené Suzanne chez le docteur Bernay, le soir de ses fiançailles, sortit au pas du même gros poney de l'avenue de tilleuls de la Coudraie et prit la route d'Orvilliers-le-Grand.

Cette charrette en bois verni ne portait que deux personnes, une grande et une petite.

La grande qui tenait entre ses mains les rênes du poney, c'était Suzanne.

La petite, c'était mademoiselle Georgette.

Elle étaient vêtues de noir toutes les deux.

Seulement le deuil de la mère et de l'enfant était assez indécis et en tout cas de nature à ne pas attirer l'attention des indifférents ou à faire naître des suppositions dans l'esprit des méchants incessamment occupés des affaires qui ne les regardent pas.

Le poney arpenta en quelques instants les deux ou trois kilomètres qui séparaient la Coudraie d'Orvilliers et brusquement Suzanne l'arrêta en face d'une importante maison normande située à l'entrée du bourg, à l'extrémité opposée à celle où se trouvait le manoir du vieux docteur:

Elle venait d'apercevoir son tuteur qui sortait de cette maison.

Elle se pencha et le vieillard reçut deux gros baisers, l'un de la jeune mère et l'autre de sa fille qu'elle lui tendait en demandant :

—On va bien ici :

Elle montrait la maison de la présidente·

—Je le suppose.

—Vous ne l'avez pas vue?

—Elle est à l'église. Toujours fourrée là dedans. Quand le diable est vieux, il se fait ermite.

—Oh! docteur!

—Je ne la blame pas. Je constate. Elle est prise d'une fringale de dévotion. Si je suis vexé, c'est que j'aurais voulu la voir et lui parler....

—De quoi, sans indiscrétion.

—De certaines choses qui me chiffonnent.

—Vous.

—Pardine, oui, moi-même.

—A quel sujet?

Le docteur mit sur le marchepied de la charrette l'extrémité de son large soulier à bout carré, caressa de sa grosse main potelée, une main de chanoine grasse et fine, les joues de Georgette qui se serrait contre sa mère et le regardait de ses grands yeux noirs pareils à ceux de la jeune femme, et dit à Suzanne :

—Viens me voir un de ces jours, seule, et déjeuner avec moi. Nous causerons.

—Bien.

Suzanne lâcha la bride du poney qui prit de lui-même, par habitude, un chemin vicinal à travers champs, tandis que le docteur s'éloignait en songeant :

—Nous avons fait fausse route! Pauvre Suzanne! C'est elle qui en souffre! Et ce que je pense est peut être moins pis que la réalité. Ah! le gredin!

La petite charrette roulait en milieu d'une plaine où les verdures des luzernes, des blés, des sainfoins et des avoines se mêlaient dans une symphonie printanière.

Çà et là quelque bouquet de taillis produisait sur cette verdure aux nuances diverses l'effet d'une corbeille de fleurs sur la pelouse d'un parc.

On respirait à pleins poumons dans cette atmosphère chargée de tous les parfums de la nature débordante de sève et de vie.

Bientôt après avoir traversé deux ou trois hameaux composés de riantes chaumières, Suzanne aperçut devant elle une futaie plus considérable, au milieu de laquelle on distinguait les toits pointus surmontés d'épis de plomb et de girouettes d'une sorte de castel sans prétentions, auprès duquel, en dehors de la futaie, se dressaient d'autres bâtiments qui devaient être ceux d'une ferme considérable.

C'était Giatigny.

Le poney hennit gaiement et prit ses grandes allures pour opérer son entrée en triomphateur.

Il savait qu'on était chez des amis.

La brune Charlotte, un tablier à bavette en cretonne à fleurs sur sa robe grise, un chapeau de jonc sur la tête, pareil à ceux que les moissonneurs s'offrent moyennant cinquante centimes et même moins, une corbeille d'osier à la main, distribuait généreusement sa provende de blé noir et d'orge à une multitude de volailles qui grouillaient autour d'elle.

Des pigeons s'abattaient du colombier, des canards accouraient en battant des ailes avec des cris de joie pour prendre part à cette aubaine accoutumée et la jeune femme, rieuse et bonne ménagère, leur jetait son grain du geste large d'un semeur qui le répand sur les sillons tandis que son mari monté, lui aussi, dans une petite carriole, mais rustique et poudreuse, traînée par un bidet sec et nerveux, revenait de visiter son domaine d'un bout à